

les nations de l'univers. Arrivait-il à Rome du fond de l'Afrique ou des extrémités de l'Asie quelque étranger, Mezzofanti lui parlait dans son propre idiome, et s'il n'avait pas encore appris cet idiome, il lui suffisait de quelques heures et d'un livre quelconque pour être en mesure de converser bientôt avec le nouveau venu.

Il rendit de ce chef de tels services que Grégoire XVI voulut l'en récompenser en élevant à la pourpre, le 14 février 1838, celui que tous admiraient comme un prodige et qu'on visitait à Rome comme une curiosité. Les Académies d'Europe s'honoraient de le compter parmi leurs membres.

On raconte qu'un jour, à la Propagande, on offrit à Mezzofanti des odes en quarante-trois langues; il les reçut, les corrigea, les traduisit en italien et s'entretint avec chacun des auteurs de ces odes dans sa propre langue.

Il mourut le 14 mars 1849, à Naples, où il s'était enfui avec Pie IX. Le cardinal Wiseman, qui l'avait beaucoup connu, en fait un grand éloge (1), et M. Malavit a écrit sa vie sous ce titre : *Esquise historique sur le cardinal Mezzofanti*. Paris, 1852.

Voici le jugement que lord Byron porte sur ce savant polyglotte.

Je ne me rappelle pas un seul des littérateurs étrangers que j'eusse souhaité revoir, excepté peut-être Mezzofanti, qui est un prodige de langage et qui aurait dû vivre au temps de la tour de Babel, comme interprète universel : véritable merveille et sans prétentions encore ! Je l'ai tâté sur toutes les langues desquelles je savais seulement un juron, et pardieu ! il m'a confondu dans ma propre langue (2) !

Angelo Maï fut plus célèbre encore, mais nous ne nous étendrons que très peu sur lui, ayant déjà donné dans les *Contemporains* (3) sa biographie plus complète.

Il était né le 7 mars 1774 dans la province et tout près de la ville de Bergame. Lambruschini, alors évêque d'Orviété, l'attira dans cette ville et l'ordonna prêtre. Il devint ensuite bibliothécaire à Milan, riche

(1) *Les Quatre derniers Papes*, p. 259.

(2) *Viaggi in Italia e nella Grecia*, 1833.

(3) Voir n° 336 des *Contemporains*.

en documents de toutes sortes, mais surtout en manuscrits anciens dans lesquels Maï fit, si l'on peut parler ainsi, ses premières armes. Sous les caractères de ces manuscrits, il découvrit une autre écriture plus ancienne encore et qu'il sut faire revivre.

C'est ce qu'on appelle les palimpsestes, vélin ou parchemins deux fois écrits comme les toiles deux fois peintes sur lesquelles, avec le temps, on peut voir le dessin primitif. Mais, pour les parchemins, le temps seul n'aurait jamais suffi; il fallait l'œil investigateur de Maï et sa main habile à faire disparaître les élucubrations du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle recouvrant les grandes lettres onciales du IV<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup>.

De 1813 à 1819, Maï rendit ainsi à la science des ouvrages que l'on croyait perdus à jamais : tels furent plusieurs discours de Cicéron, l'histoire de Denys d'Halicarnasse, des fragments de Philo, les VI<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> livres Sybillins, et surtout la célèbre version gothique, par Ulphilas, de saint Paul; enfin un catalogue des papyrus égyptiens.

Dès 1811, Consalvi et Litta l'avaient nommé bibliothécaire au Vatican où il continua ses précieuses découvertes.

Grégoire XVI, en 1833, lui confia le poste de secrétaire de la Propagande et le nomma cardinal, en même temps que Mezzofanti.

Comme pour ce dernier, les Académies se disputèrent l'honneur de l'avoir parmi leurs membres; l'Institut de France l'élut comme un de ses associés étrangers. Il mourut à Albano le 9 septembre 1854.

Bien que d'une réputation moins universelle et d'un savoir plus contesté, Augustin Theiner, Silésien de naissance et membre de l'Oratoire, fut aussi un savant qui honora le pontificat de Grégoire XVI. Il entreprit l'œuvre gigantesque de la continuation des annales de Baronius, et publia la collection complète des documents relatifs au Concile de Trente. Nous avons de lui : les *Documents inédits sur les affaires religieuses de France pendant les dix années qui terminèrent le dernier siècle*, et l'*his-*

toire des deux Concordats conclus en 1801 et 1803.

Ce dernier travail, publié en 1875, n'est pas exempt de malveillance contre les *Mémoires* de Consalvi et les auteurs qui ont traité le même sujet. Theiner fut nommé par Grégoire XVI préfet des archives du Vatican et consultant de diverses Congrégations. Il avait un frère, Jean-Antoine, savant orientaliste, qui ne quitta jamais le diocèse de Breslau et qui y mourut en 1860, simple curé de village.

Un autre personnage, — bien Français celui-ci, — qui approcha de fort près Grégoire XVI et qui en reçut de précieux témoignages d'affection, fut Créteineau-Joly (1). Cet écrivain venait d'achever son *Histoire de la Vendée militaire*, qui restera, quoi qu'on fasse et selon le mot de Chateaubriand, le livre le plus complet sur ces luttes héroïques. Pour se reposer, il vint à Rome avec le baron Dudon. Grégoire XVI reçut avec une particulière bonté l'ancien secrétaire d'ambassade, et, tandis que l'historien hésitait à accepter la proposition du T. R. P. Roothaan, qui le pria d'écrire l'histoire de la Compagnie de Jésus, Grégoire XVI le décida d'un mot : « Il est juste, lui dit le Pape, que l'auteur de l'*Histoire de la Vendée militaire* devienne l'historien des Jésuites. Ne sont-ils pas les Vendéens de l'Église ! »

Cette parole leva les dernières hésitations, et Créteineau-Joly devint l'historien des Jésuites.

Mais un succès en appelle un autre. A peine l'écrivain avait-il achevé son sixième et dernier volume de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, que Grégoire XVI, inquiet des progrès du mouvement révolutionnaire en Europe, jugea le moment opportun pour révéler au monde les mystérieuses trames des Sociétés secrètes. Il manda au Vatican Créteineau-Joly et le chargea d'entreprendre une nouvelle campagne contre cette ennemie, la plus vivante image du

démon sur la terre. L'écrivain accepte avec joie, et il se lance à la piste de documents importants, semés un peu partout.

La mort de Grégoire, que Créteineau-Joly apprit à Vienne où il était auprès du prince de Metternich, interrompit pour quelque temps ses recherches; mais bientôt Pie IX encourageait à son tour le puissant écrivain, qui, avec les matériaux ramassés par toute l'Europe, put, enfin, donner le fruit de ses travaux dans le beau livre auquel nous avons fait de nombreux emprunts : *L'Église romaine en face de la Révolution*, 2 vol. in-8°; Paris, Plon, 1859 (1).

C'est pendant son séjour prolongé à Rome que l'historien de la Vendée et des Jésuites eut à répondre aux attaques du P. Theiner, et qu'il écrivit en 1847 son autre livre : *Clément XIV et les Jésuites*. C'est enfin par les relations qu'il avait nouées dans la Ville Éternelle que Créteineau-Joly, devenant l'exécuteur testamentaire de Consalvi, publia en 1864 et 1866 les deux volumes des mémoires du grand cardinal, mémoires dont nous avons donné, ainsi que de l'*Histoire de la Vendée militaire*, une édition nouvelle (2).

Trois artistes, jouissant d'une réputation inégale, honorèrent à leur manière le pontificat dont nous nous occupons. Ils s'appelaient Overbeck, Veith et Cornélius. Arrivés à Rome très épris de leur art, mais encore inconnus, ils furent chargés de peindre à fresque les voûtes et les murs de trois salles de la villa Massino, proche la basilique du Vatican. Chacun s'adjudgea une des divisions du poème du Dante; le premier peignit l'enfer, le second le purgatoire, au troisième le paradis échut en partage, et tous les trois produisirent de vrais chefs-d'œuvre.

Épris des beautés de la Ville éternelle, comblés des faveurs et des encouragements de Grégoire XVI, Overbeck s'établit

(1) Cet ouvrage, depuis longtemps épuisé, mériterait d'être réédité, tant il contient de révélations importantes et d'aperçus judicieux.

(2) Maison de la Bonne Presse, Paris, 1896. *Mémoires*, édition illustrée en un seul vol. in-4°; l'*Histoire de la Vendée militaire*, édition aussi illustrée, 5 vol. in-8°.

(1) Voir sa biographie n° 70 des *Contemporains* et sa vie par le chanoine U. MAYNARD. Paris, Didot, 1875, un vol. in-8°.

à Rome; quant à Cornélius, il fonda une école à Munich et à Berlin, et Veith revint à Francfort.

Dans le même temps, encouragés aussi l'un et l'autre par Grégoire XVI, Balmès en Espagne et de Bonald en France défendaient l'Église avec une vigueur digne des meilleures époques.

Le premier dans ses *Observations sociales*, dans ses livres contre *Le Protestantisme*, sa *Philosophie fondamentale* et ses *Lettres à un sceptique*; le second par sa *Démonstration philosophique*, sa *Théorie du pouvoir politique*, — ouvrages, hélas! trop peu lus aujourd'hui, — répondaient aux attaques des Cousin, des Michelet, des Quinet en France, et, de l'autre côté du Rhin, aux Kant, aux Hegel, aux Strauss et à toute leur école.

XVII. CANONISATIONS — GRÉGOIRE XVI REND UN DÉCRET EN FAVEUR DES ESCLAVES — SOLLICITUDE POUR LES ÉGLISES D'AFRIQUE — LE COMTE DE CHAMBORD A ROME — GRÉGOIRE XVI ÉCRIT A UN FORGERON —

Au-dessus des savants et des personnalités qui entouraient d'une auréole glorieuse la figure de Grégoire XVI, planent les saints dont le pieux Pontife eut à s'occuper vers le milieu de son pontificat. Le 26 mai 1839, le Pape procéda à la canonisation solennelle de saint Alphonse de Liguori et de quatre autres serviteurs de Dieu célèbres par leurs vertus.

C'étaient François de Girolano, Jean de la Croix, Pacifique de San-Severino et Véronique Juliani; mais le plus connu est sans contredit le fondateur des Liguoriens ou Rédemptoristes.

Liguori était né à Naples le 27 septembre 1696, et Dieu lui conserva pendant quatre-vingt-douze ans une vie dont il faisait si bon usage.

Dès le 4 mai 1796, neuf ans après sa mort, Pie VI l'avait déclaré vénérable, et Pie VII l'avait mis au nombre des Bienheureux le 6 septembre 1816.

A la cérémonie de canonisation, on

remarqua à Rome plusieurs représentants de cette famille et spécialement un vieillard qui portait pendant la procession un des cordons de la bannière du Saint. C'était un de ses propres neveux qui avait reçu des mains de son oncle, soixante années plus tôt, le sacrement de Confirmation.

Cette solennité, que l'on n'avait pas vue à Rome depuis longtemps, y attira une foule énorme. Les rois de Naples, de Bavière et de Portugal, la reine Christine de Bourbon, veuve du roi de Sardaigne, les princesses de Saxe et de Danemark avaient pris part à cette fête.

Cette même année 1839, Grégoire XVI publiait une bulle en faveur des nègres et des esclaves, et défendait sous des peines sévères le trafic de ces infortunés.

Dans un exposé des efforts tentés par les anciens Papes contre cet infâme commerce, Grégoire XVI, comme devait le faire en nos jours Léon XIII, suppliait les chefs des nations civilisées de tenter tous les moyens pour mettre un terme à ce reste des temps barbares.

« On ne saurait révoquer en doute, dit ici le cardinal Wiseman, que dans plusieurs contrées le décret du Pape fut plus efficace pour détruire cet abus que les négociations et les vaisseaux de guerre, ce qui m'a été affirmé par des personnes de différents pays. »

La sollicitude du Pontife s'étendait donc, on le voit, aux humbles et aux plus petits; mais, dans le même temps, par son zèle et ses encouragements, la prédication de l'Évangile atteignait jusqu'aux extrémités de l'Amérique.

Une partie de l'Asie, l'Océanie recevaient les apôtres que le Pontife suprême lui envoyait. Quant à l'Afrique, elle renouait par ses nouveaux évêques, les Dupuch et les Pavy, la chaîne de ses pasteurs interrompue depuis les jours de saint Augustin.

Pendant son pontificat, on a compté que Grégoire XVI avait créé soixante-quinze cardinaux et institué plus de cinq cents évêques dont quarante nouveaux pour l'Amérique et l'Océanie.

La France, toutefois, était l'objet de ses préférences; tous ceux de nos compatriotes qui visitèrent le Pape, — et ils n'étaient pas, certes! aussi nombreux que de nos jours, — revenaient enchantés de l'accueil qui leur était réservé.

L'un d'eux fut l'objet d'une affection particulière. Le comte de Chambord vint à Rome en 1840 et il y séjourna trois mois. A diverses reprises, Grégoire XVI le reçut en audience et lui témoigna tout l'intérêt qu'il prenait à ses malheurs et à ceux de sa famille.

Cette bienveillance témoignée par le Pape au petit-fils de nos rois faillit avoir des conséquences fâcheuses en excitant les susceptibilités du gouvernement de Louis-Philippe. Le comte de La Tour-Maubourg, alors ambassadeur de France près du Saint-Siège, aurait désiré que le prince exilé ne fût pas reçu en audience, ou qu'au moins il ne fût pas traité avec l'étiquette réservée aux souverains. Grégoire XVI ne s'émut point de ces récriminations mesquines, et le roi des Français eut le bon esprit de se déclarer content que son neveu eût reçu l'accueil que méritaient ses qualités et son rang.

Un humble forgeron du diocèse de Poitiers et appartenant au schisme de la Petite Église, fut, vers ce même temps, l'objet d'une bien touchante condescendance de la part de Grégoire XVI.

Marilleaud, — c'était son nom, — après être resté longtemps dans la plus absolue bonne foi, était devenu inquiet en voyant les conversions nombreuses se produire autour de lui et jusque dans sa famille. Il résolut d'éclaircir ses doutes et crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de s'adresser directement au Pape. Le 10 février 1842, il rédigeait donc de son mieux, aidé par l'instituteur de son village, une lettre qu'il adressait à Grégoire XVI, à Rome.

Le Pape fut très touché en recevant cette lettre qu'il lut avec attention. Il s'intéressait personnellement à cette affaire du schisme de la Petite Église. C'était lui qui,

en 1826, n'étant encore que le cardinal Capellari, avait rédigé l'exhortation de Léon XII aux dissidents :

« Répondez de Notre part à ce brave Marilleaud, » dit-il au grand pénitencier, le cardinal Castracane.

La lettre fut écrite, et Marilleaud se convertit le jour de Pâques de cette même année.

Grégoire XVI poussa plus loin sa condescendance. Les schismatiques sont défiants, ceux de la petite Église surtout. Ils avaient vu leur coreligionnaire se convertir; plusieurs avaient lu la lettre du cardinal Castracane, traduite par le secrétaire de l'évêché de Poitiers; mais cette lettre n'était signée, après tout, que d'un cardinal; ce n'était pas le Pape!

Pressé par eux, Marilleaud écrivit une seconde fois, priant le Souverain Pontife de répondre lui-même.

Ému de cette nouvelle démarche, Grégoire XVI daigna tracer, de sa propre main, la réponse suivante :

Nous louons les pieux sentiments de Notre cher fils Marilleaud, retourné, comme il est dit ci-dessus, à l'obéissance à son évêque et à la communion de l'Église catholique; et, en lui souhaitant toute sorte de véritable prospérité, Nous lui donnons, avec l'intime affection de Notre cœur paternel, Notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 16 septembre de l'année 1844. De Notre pontificat l'an quatorzième.

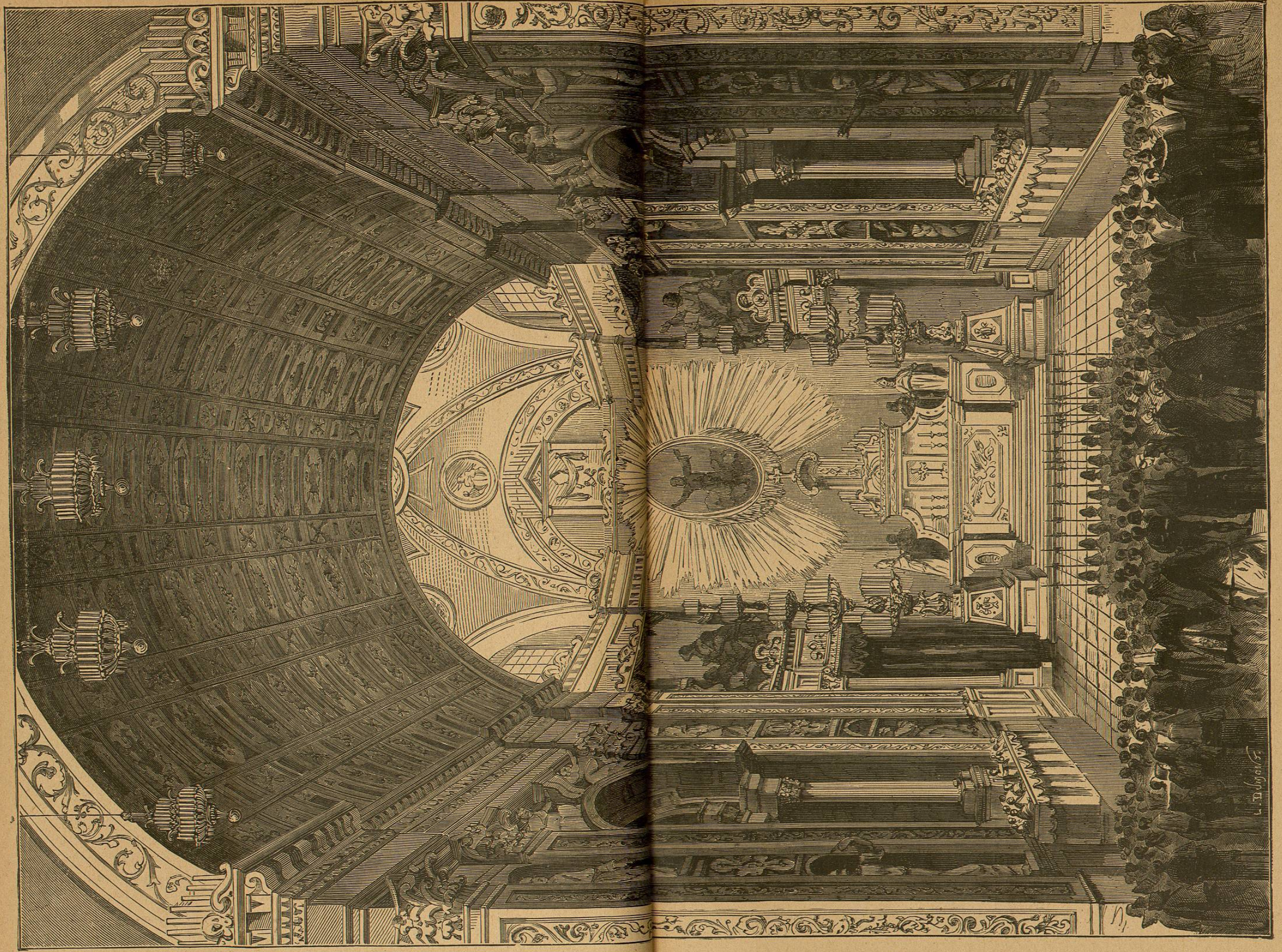
GRÉGOIRE XVI, PAPE.

(Lieu du sceau.)

Quand Marilleaud aperçut aux mains de son curé cette pièce authentique, quand il vit le sceau de cire rouge aux armes du Saint-Père et la signature du Vicaire de Jésus-Christ, il voulut les recevoir à genoux et se mit à pleurer de joie.

Cette seconde lettre, que nous avons lue nous-même, produisit de nouvelles conversions parmi ces braves gens si dignes d'intérêt (1).

(1) Voir la *Petite Église*, 1 vol. in-12, Maison de la Bonne Presse, 1894.



FÊTE SOLENNELLE CÉLÉBRÉE DANS SAINT-PIERRE PAR GRÉGOIRE XVI

L. D. J. G. 15